

PARCE QUE...

Pénélope
Jolicoeur

LA VIE!



PARCE QUE...

Pénélope
Jolicoeur

LA
VIE!



J'accompagne mon pipi matinal d'une séance de *swiping* sur mon application de rencontres. Photo d'un homme en habit de camouflage qui tient un petit poisson par la queue. *Swipe* à gauche. Photo d'un homme en *chest* qui tient un cristi de gros poisson. *Swipe* à gauche. Photo d'un homme en *chest* avec une moue de truite qui tient un haltère. *Swipe* à gauche. Photo d'un groupe de trois gars (t'es lequel, Antoine, quarante-sept ans, Chambly?). *Swipe* à gauche. Photo d'un homme en *chest* devant son miroir, son cellulaire cachant la moitié de son visage. Beau *chest*. Beau demi-visage. Hésitation. Description : « En couple ouvert. Pas de drama. Viens t'assire sur ma face. » Mmm. Articulé. C'est tentant. *Swipe* à gauche. Photo d'un autre gars avec un poisson. *Swipe* à gauche. Photo d'un beau brun avec une fille (passé réglé, Simon, quarante-huit ans, Boisbriand?). *Swipe* à gauche. Une autre photo d'un autre homme qui tient un autre poisson...

Pourquoi tant de poissons ? Serait-ce une métaphore qui m'échappe ?

Swipe à gauche.

Je sursaute en poussant un petit cri tandis que mon fils fait irruption dans la salle de bain.

— Arthur ! Je suis là !

— Ah. *Sorry, mom*. Je savais pas.

— Une porte fermée, habituellement, c'est un bon indice.

En guise de réponse, mon grand dadais de seize ans émet un grognement.

— T'es pas chez ton père ?

— Non, je suis arrivé tard hier soir de chez Luca, mais t'étais pas là. P'pa a fait un échange de semaines.

— Un échange de semaines ? À partir du mercredi ?

— Il m'a dit que t'étais au courant...

Non, je n'étais pas au courant. Je garde le silence. C'est mieux ainsi.

— Qu'est-ce que grand-maman fait sur le divan du salon ? me demande-t-il.

— Elle est arrivée hier après-midi...

Ma mère apparaît dans le cadre de porte, comme si elle attendait son *cue*. Décidément, impossible d'avoir la paix dans mon propre appartement, même assise sur la cuvette !

— Bon, y a un p'tit embouteillage icitte ! rigole ma vieille mère. Allô, mon grand garçon, je suis contente de te voir.

— Qu'est-ce que tu fais ici, grand-maman ?

— On a eu des petits pépins avec la résidence, que je m'empresse de répondre. Mais c'est temporaire. On va trouver une solution.

— Je l'aimais, moé, la résidence... se plaint ma mère.

— Je le sais, mais c'était trop cher.

— Tu m'as dit que t'allais me payer ce qu'y a de mieux.

— Ben oui, j'ai dit ça, je sais... Mais là...

— T'avais pas dit que tu lui payais le gros luxe parce que personne survivait à un cancer de stade quatre à son âge ?

Je fusille du regard ma grande échalote.

— J'ai jamais dit ça.

— Ben oui, l'année passée quand tu...

— Arthur ! J'ai. Jamais. Dit. Ça.

Oui. Je l'avoue. J'ai déjà dit ça.

Il y a trois ans, Suzanne, ma mère, a reçu un diagnostic de cancer du foie. Après des traitements de chimio, de radiothérapie, une rémission et une récurrence, les médecins nous ont annoncé que c'était rendu un cancer de stade quatre et qu'il n'y avait plus rien à faire sauf profiter de sa dernière année de vie, penser à choisir une maison de soins palliatifs et décider si on préférerait l'inhumation ou la crémation. Ils sont souvent très *smooth*, les médecins, dans leur façon d'annoncer les mauvaises nouvelles. Bref, j'ai pris la décision de la sortir de son appartement miteux de Pointe-aux-Trembles et de lui payer une chambre dans une

belle résidence pour personnes âgées autonomes et semi-autonomes, où elle aurait accès à des soins adaptés et à des activités. Je lui permettrais, comme dirait mon fils, de vivre sa *best life* avant de trépasser.

Mais bon, miracle de la science ou miracle tout court, ma mère n'est pas morte. Le cancer a régressé jusqu'à disparaître presque complètement. Et sa *best life* coûtait cher. Alors que la bonne étoile de ma mère venait à bout de son cancer, sa résidence est venue à bout de mes économies. *Long story short*, on devait clarifier ses affaires avant le 1^{er} décembre parce que j'avais deux mois de retard sur son loyer. J'ai donc pris une journée de congé hier pour mettre ses effets personnels dans des boîtes, les placer dans un entrepôt et emmener ma miraculée vivre chez moi jusqu'à ce que je lui trouve une nouvelle résidence moins coûteuse.

— En tout cas, moé, ça va me faire plaisir de voir mon grand Arthur tous les jours...

— Je comprends, mais tu peux pas rester sur le divan pendant des semaines non plus. Si au moins t'acceptais de prendre ma chambre...

— J'veux pas être un poids...

— Ben non, t'es pas un poids.

— On va-tu déménager dans plus grand, m'man ?

— Arthur, cibole ! As-tu vu le prix des logements ?

Je me rends compte que je suis toujours assise sur la cuvette.

— OK, tout le monde, laissez-moi prendre ma douche et on discutera après, c'est bon pour vous ?

Sans attendre leur réponse, je referme la porte de la salle de bain et pousse un long soupir. Il faut que je trouve de toute urgence une solution à la surpopulation de mon logement. Déjà qu'Arthur et moi, on se pile sur les pieds, avec ma mère, ça va rapidement devenir invivable. Je prends la résolution de demander une augmentation de salaire tout de suite après la réunion de ce matin. Je ne verrais

pas pourquoi on me la refuserait. Je suis une relationniste de presse loyale, efficace et sympathique, qui mérite un salaire digne.

Je répète cette dernière phrase comme un mantra tout en profitant de chaque minute sous le jet d'eau brûlant. *Je suis une relationniste de presse loyale, efficace et sympathique, qui mérite un salaire digne. Je suis une relationniste de presse loyale, efficace et sympathique, qui mérite un salaire digne. Je suis une relationniste de presse loyale, efficace et sympathique, qui mérite un salaire digne.*

Je sors de la salle de bain et jette un coup d'œil au réveil : 7 h 25. Où sont passées toutes ces précieuses minutes ? Je m'habille professionnellement – ce n'est pas une journée de télétravail pendant laquelle le vieux linge mou est mon précieux allié – et je tente de me faire un semblant de face qui se peut dans le miroir. Fond de teint, poudre, *blush*, petite ligne d'*eye-liner* au-dessus de l'œil, mascara. OK, ça tient de peur, mais ça se peut.

J'arrive dans la cuisine, où mon ado dévore un bol de céréales avec appétit. Pour ma part : jus d'orange, deux toasts au beurre d'arachide, petit café.

Ma mère, désormais habillée, surgit dans l'étroite pièce.

— Pis, ta *date* hier soir ? demande-t-elle.

— Bof... Décevante, comme d'habitude.

— T'es trop difficile...

— Ben non. Celui-là, il avait comme pas d'avenir.

— Tu cherches tout le temps des hommes qui se peuvent pas.

— Pas des hommes qui se peuvent pas, mais juste un peu de classe, ce serait déjà pas pire.

— T'es sortie avec un homme qui avait ben de la classe, pis vois où ça t'a menée...

— On peut-tu pas parler de ma relation avec François devant Arthur ?

— Un avocat, toé chose... Un vrai bandit !

— Maman ! S'il te plaît... T'exagères, là !

François, mon ex, le père de mon fils, n'est pas un bandit. C'est simplement un avocat capable de négocier féroce­ment lors d'un divorce. Certains oseront dire qu'il s'agit d'un pléon­asme. Je ne m'aventurerai pas sur cette pente glissante, mais, avec le recul, j'avoue que j'ai peut-être mal joué mes cartes, il y a cinq ans. J'en paie encore le prix. Mais mon fils n'a pas à savoir ce genre de choses. Son père, ce héros, *et cetera, et cetera*.

— Un bandit !

— Écoute, j'aimerais ça que tu t'immisces pas dans cette partie-là de ma vie, veux-tu ? C'est terminé, je suis passée à autre chose, pis j'aimerais ça que tu fasses de même. Là, ma priorité, c'est pas de me faire un nouveau chum, c'est pas de ruminer ma relation avec François, c'est de te trouver un logement qui a du bon sens...

— J'peux m'arranger tu-seule ! J'veux pas être un poids...

— Ben non, cibole... Heille, écoute, on va reparler de ça à soir, OK ? Je vais être en retard.

Je suis interrompue dans mon élan pour quitter la cuisine par la sonnerie de mon cellulaire. Horreur ! Un appel vidéo. Il y a juste Hélène pour m'appeler en vidéo.

Hélène Lacroix est une poète que je représente depuis six ans pour ses relations de presse au sein du regroupe­ment d'éditeurs pour lequel je travaille. Elle a publié trois recueils qui ont connu un succès relatif – on s'entend qu'on parle ici de poésie –, mais elle souffre parfois de crises d'angoisse débil­itantes qui la forcent à annuler de rares présences médiatiques et événementielles à la dernière minute. Sans compter qu'elle est la mère monoparentale d'un enfant de quatre ans. Bref, rien n'est jamais simple pour cette poète avec qui j'entretiens une belle relation professionnelle ; c'est une fille qui a un grand cœur, un talent immense et avec qui j'aime bien converser... quand

je ne suis pas en retard, et surtout pas en FaceTime, cette invention du démon. Elle publie aujourd'hui son quatrième recueil et j'espère lui avoir une belle couverture médiatique.

— Allô, Hélène. Comment ça va? Pas trop fébrile de lancer ton livre dans l'univers?

— Oui, un peu, mais ça va! Heille! C'est-tu ton fils, ça? dit-elle en montrant du menton ma grande échalote, qui doit en être à son sixième bol de céréales.

— Ben oui, c'est Arthur.

— Heiiiiiin! Y a ben grandi. Pis elle, ça doit être ta maman, vous vous ressemblez tellement.

Pas tant, non.

— Allô, ma belle, moé, c'est Suzanne.

— Allôôô, Suzanne!

— Hélène, excuse-moi, j'suis un peu en retard...

— Ben oui! J'suis là, moi, je jase, je jase... J'voulais te remercier pour la belle plante que t'as fait livrer au salon funéraire en fin de semaine, pour ma mère...

— Mes sympathies, la coupe Suzanne, qui n'a toujours pas bougé d'à côté de moi.

— Merci. Elle est assez belle! Je viens de t'envoyer des photos par courriel.

— Ça fait plaisir. T'oublies pas ton entrevue avec *Le Quotidien de la Métropole* demain, hein?

Elle hésite. Se mord la lèvre inférieure. Son non-verbal ne me dit rien de bon.

— Ben justement, écoute, vu les circonstances, je pense que je vais laisser faire...

Je n'en crois pas mes oreilles. Tous les efforts que j'ai mis pour lui décrocher cette entrevue...

— ... pis en plus faut que je déménage demain, je pense pas avoir le temps...

— Tu déménages? Encore?

— Ben oui, imagine-toi donc que...

Je n'ai pas le temps d'imaginer, ma belle. Là, je vais être en retard, pis tu vas m'écouter.

— J'veis t'aider à faire des boîtes pis à charrier du stock s'il le faut, mais tu peux pas manquer cette entrevue-là, OK? Tu sais combien de fois par année *Le Quotidien* parle de poésie? ZÉ-RO. Faque tu prends sur toi, pis tu y vas.

Hélène murmure quelques «OK» incertains. Elle semble soudainement distraite par quelque chose dans son champ de vision :

— Sacha? Comment ça qu'tu te grattes la tête de même? Coudonc, as-tu des poux? demande-t-elle à son fils.

— Bon, faut que je te laisse, je suis en retard, mais on se reparle tantôt, OK?

Mon interlocutrice n'apparaît déjà plus sur l'écran. J'ai une vue en contreplongée de son plafond quand je l'entends hurler :

— OSTI! T'AS DES POUX!!!

Je raccroche. Ma mère éclate d'un grand rire :

— Des poux! Te rappelles-tu? T'en avais presque chaque année, au primaire... C'tait effrayant comment j'tais tannée de torcher la maison au grand complet.

— Je sais pas, j'me rappelle pus.

Bien sûr que je m'en souviens. Le shampoing qui pue. Ma mère qui panique et qui menace de me couper les cheveux. Les brassées de lavage à n'en plus finir. L'odeur de l'huile essentielle de lavande dont elle me badigeonnait le cou et l'arrière des oreilles tous les jours avant que j'aille à l'école. Ça explique assurément mon obsession malade pour le fond de tête de mon fils, que je scrute encore machinalement chaque matin, même à son âge. Ce n'est pas parce que t'es en secondaire quatre que tu ne peux pas côtoyer un petit pouilleux de maternelle à la maison! Une famille reconstituée est si vite arrivée.

— Je vais rentrer tard. Reste donc tenir compagnie à ta grand-mère ce soir! Vous avez probablement plein de

choses à vous raconter, depuis le temps que vous vous êtes vus.

— Non, mais, *bro*! J'ai prévu d'aller voir mes amis ce soir.

— De un, je suis capable d'accepter ben des affaires, mais *bro*, ça se pourra pas. De deux, concentre-toi donc un peu sur tes études au lieu de sortir tout le temps. C'est pas comme si ton dernier bulletin était éclatant... Alors, ce soir : devoirs, leçons, grand-maman. Tu lui feras à souper, tiens!

— Hon! Me ferais-tu un risotto? J'vais me sentir comme au restaurant!

— Un risotto? *Moooooom!?*

— Regarde sur YouTube! Y a sûrement une vidéo qui va t'apprendre à en faire un, étape par étape. Pis, maman, tout ça, c'est temporaire. Je vais trouver une solution pour te loger, c'est promis!

— J'veux pas être un poids!

Je mets mon manteau, mes bottes, mon foulard et mes gants à toute vitesse. Tasse de café réutilisable : *check*. Housse d'ordinateur portable : *check*. Boîte à lunch : *check*. Cell, clés, sac à main : *check, check, check*.

Je sors de chez moi et entreprends de descendre l'escalier. Une mince couche de neige le recouvre et le rend dangereusement glissant. Je suis tellement concentrée à ne pas faire un Justin-Trudeau-déboulant-l'escalier-aux-Francis-Tireurs de moi-même que je sursaute quand Marie-Claude, ma propriétaire, arrive dans mon champ de vision.

— Béatrice.

— Marie-Claude, allôôôô...

— Tu m'avais dit quelques jours en retard pour le loyer, mais là, on est rendus le 29...

— Je sais... Pis je comprends. Merci pour ta patience. Je te règle tout ça rapidement.

— J'ai vu que ta mère était chez toi... Elle est arrivée avec des valises...

— Oui, oui, mais c'est temporaire.

— C'parce que ça fait beaucoup de monde pour un quatre et demie...

— Je comprends. Comme je te dis, c'est vraiment temporaire. Heille, y faut que j'y aille, je suis en retard.

— Mouin. En tout cas, tu feras attention aux bords de rue, il y a un ticket sur ton pare-brise.

Ce n'est pas parce qu'il fait frette comme sur une île peuplée de manchots qu'on aurait décidé de taxer à outrance et qu'il neige depuis deux jours que la Ville a arrêté sa campagne de financement annuel. Que nenni! Mes yeux s'arrêtent sur la pancarte en face de chez moi: «Interdiction de stationner le mercredi entre 8 h et 9 h 30, du 1^{er} avril au 1^{er} décembre». Nous sommes le 29 novembre et il est 8 h 05. Le donneur de tickets le plus rapide en ville vient de sévir.

Je débarre ma voiture à distance, ouvre la portière côté passager, y dépose mes effets personnels, contourne la voiture par-devant, arrache la contravention de mon essuie-glace tout en envoyant un *bebye* de la main à Marie-Claude, qui me regarde toujours. Elle ne me rend pas ma salutation et, si je laissais libre cours à ma paranoïa, j'aurais tendance à dire qu'elle me lance un regard rempli de jugement... et peut-être teinté d'une petite pointe de mépris, tant qu'à y être. J'ouvre le coffre à gants, y dépose ma contravention, où elle rejoint ses amies des dernières semaines, et referme le tout en choisissant le déni, comme d'autres choisissent Jonathan. Armée de mon balai à neige, je fais rapidement le tour de ma voiture pour la rendre sécuritaire et je pars en direction du bureau.

8 h 10. Je vais vraiment être en retard.

Je syntonise la radio d'État, question de faire le plein d'informations, et je tombe sur une entrevue avec Josée Simard, directrice du Regroupement théâtral du Québec, qui y va d'un long plaidoyer en faveur d'un réinvestissement majeur en culture.

— *La culture se meurt ! L'art se meurt ! Et le ministre nous voit nous démener avec le peu de ressources qu'on a sans aucune intention de lever le petit doigt pour augmenter le budget du Conseil des arts. C'est vraiment trop injuste !*

— *Calm down, Caliméro !* que je lui réponds, comme si elle pouvait m'entendre.

En fait, non. Si elle pouvait m'entendre, j'acquiescerais doucement en dodelinant de la tête. Je ferais aussi un peu d'écoute active sonore, alternant les « hummm » et les « hoon » bien sentis. Je suis très *people*. C'est mon travail, après tout.

Être relationniste de presse, c'est non seulement essayer de ploguer ton produit culturel dans les médias, mais ça consiste aussi à accompagner les gens dans leurs angoisses, tant les journalistes qui ont besoin de quelqu'un LÀ, LÀ pour une entrevue que les auteurs qui sont sur le gros nerf à cause de la sortie imminente de leur livre. Il y a tellement d'œuvres qui sortent au Québec annuellement, ce n'est pas tout le monde qui va réussir à faire une tournée médiatique intéressante. Et c'est ma job d'essayer de placer le plus de gens possible dans le plus de créneaux possible. Jusqu'à maintenant, je réussis plutôt bien, malgré le fait que je représente beaucoup de poètes et de dramaturges. Si le milieu littéraire peut effectivement être payant pour quelques auteurs de best-sellers, je n'ai jamais entendu parler de *big poésie money*.

Quant à la culture qui se meurt... Comment dire ? Je n'ai jamais vu autant de films, de livres, de séries, d'albums produits ici qui s'illustrent aussi bien localement qu'à l'international. Je ne m'y connais pas tant que ça en subventions, mais si l'art se meurt, ça ne paraît pas trop.

Je poursuis mon trajet vers le bureau et je me gare. 8h26. Avec un peu de chance, je vais être à l'heure à la réunion. On est presque toujours en télétravail, mais la réunion du mercredi matin, c'est sacré. On doit être dans

la salle de conférence à 8 h 30 tapantes, tous les mercredis matin, pour faire le point sur nos dossiers.

Je me rappelle que je dois profiter de ma présence au bureau pour demander une augmentation de salaire. Je prends une grande inspiration et je répète mon mantra en marchant jusqu'à l'édifice qui abrite les bureaux de Quédition.

Je suis une relationniste de presse loyale, efficace et sympathique, qui mérite un salaire digne.

Je suis une relationniste de presse loyale, efficace et sympathique, qui mérite un salaire digne.

Je suis une relationniste de presse loyale, efficace et sympathique, qui mérite un salaire digne.

Je me rue vers la porte d'entrée en ouvrant mon sac à main à la recherche de la carte magnétique qui donne accès à l'intérieur des bureaux. Elle ne s'y trouve pas. Je fais le tour des poches de mon manteau, même de ma boîte à lunch. Elle n'est nulle part. Osti, c'est pas le moment !

À l'entrée, Nicole, la réceptionniste, a le nez plongé dans l'écran qui lui fait face. À en juger par la distance qu'il y a entre elle et l'ordinateur, elle est due pour renouveler sa prescription chez l'optométriste.

— Bonjour, Nicole. Comment ça va ? J'ai oublié ma p'tite carte, peux-tu me laisser entrer, s'il te plaît ?

Elle me regarde, dubitative. Au risque d'avoir l'air de faire de l'âgisme, il m'arrive par moments de me dire qu'il serait temps pour Nicole de manger son gâteau de retraite et d'aller faire du tricot à la maison, tranquille. Ce matin est précisément l'un de ces moments.

— C'est moi, Béatrice Nadeau, relationniste ! que je lui lance en faisant de gros cercles avec mon index autour de mon visage.

— Si vous faisiez un peu moins de télétravail aussi, je finirais par vous connaître.

— On se connaît, ça fait quinze ans que je travaille ici !

Pendant ce temps, les derniers arrivés passent au pas de course derrière moi en appuyant leur carte d'employé sur le lecteur. Je regarde l'heure. 8 h 30. Ça y est, je suis en retard.

Je vois Nicole sortir un gros panneau «VISITEUR» de son tiroir du bas.

— C'est pour vous mettre autour du cou.

— Voyons, c'est ben trop gros, on dirait la clé des toilettes d'une station-service en région.

— Faut pouvoir vous identifier comme visiteur...

— Mais je travaille ici, j'ai juste oublié ma carte !

En guise de réponse, elle me tend le panneau assorti d'une corde. 8 h 32. Je n'ai plus le choix. J'obtempère.

— Faut signer le registre des visiteurs aussi.

Je grommelle en écrivant mon nom et mon heure d'arrivée sur la feuille du dessus à l'aide du stylo qui commence à manquer d'encre. Je sprinte ensuite en direction de la salle de réunion, chargée de mes sacs et de mon immense pancarte autour du cou. J'ai l'air du résultat d'un grand ménage du printemps qu'on va mettre à donner sur le bord du chemin.

Au bout du couloir se dressent devant moi les portes vitrées de la salle de réunion. Tout le monde a pris place autour de la table. Je repère une chaise libre, ouvre la porte avec toute la discrétion que mon attirail me permet et m'y échoue, essoufflée. Quelques collègues me gratifient d'un signe de tête ou d'un petit sourire complice alors que mon patron, Jean Morin, me fusille du regard entre deux phrases. Je profite du long moment où il déblatère sur les chiffres de ventes, ce qui ne me concerne pas vraiment, pour regarder discrètement mes courriels. Hélène m'a effectivement envoyé des photos de la plante que j'ai fait livrer au salon funéraire ainsi que... de sa mère dans son cercueil. Je sursaute à la vue du cadavre ; je ne suis

jamais à l'aise devant ce type de mise en scène où les morts ont tous cet air sévère et empaillé.

— Est-ce qu'on te dérange, Béatrice ? me rappelle à l'ordre mon patron.

— Nennon, désolée, un courriel urgent. Tu sais ce que c'est... que je ricane pour détendre l'atmosphère.

Jean m'ignore et poursuit sur sa lancée.

— À la lumière de ces résultats, vous comprendrez qu'on est pas dans une bonne position actuellement. Et les nouvelles que j'ai pour vous sont pas formidables, je vous le cacherai pas. On prépare une restructuration pour janvier. On a l'intention de réduire notre effectif de trente pour cent. Il y aura des coupures de postes, on a pas le choix, pis c'est pas de gaïté de cœur que je vous annonce ça. Il y a trop de graphistes, trop de relationnistes, trop d'éditrices, trop de toute ! J'ai pas encore pris ma décision sur qui reste et qui part, je vous donne une dernière chance de faire vos preuves, si on peut dire ça comme ça. Et, au retour des Fêtes, je ferai les annonces officielles. On prévoit de beaux *packages* de départ, faites-vous-en pas. Mais bon. C'est pas mal ça pour aujourd'hui, pour moi. Des questions avant qu'on passe au tour de table hebdomadaire ?

Il nous aurait donné à tous un coup de deux par quatre au milieu du front qu'on ne serait pas plus assommés. Trente pour cent de l'effectif, c'est une personne sur trois. Nous sommes trois relationnistes. Ça ne prend pas la tête à Papineau pour comprendre ce qui nous attend. Et, dans mon cas, je n'ai presque pas de vedettes à représenter, c'est Caroline et Charles qui font le gros de la présence médiatique du groupe... Je suis cuite. Je sens l'angoisse me serrer la gorge, j'ai chaud et j'ai envie de pleurer. Je ne sais pas comment je vais faire pour présenter mes dossiers sans m'effondrer.

— Joyeux Noël, tout le monde, lance Charles d'un ton rempli de colère, rompant le lourd silence qui règne dans la salle de réunion.

Je ne rirai plus jamais de Josée Simard. Elle avait raison de s'en faire. L'art se meurt pour vrai.

Pis pour mon augmentation, même si je suis une relationniste de presse loyale, efficace et sympathique, qui mérite un salaire digne, je pense qu'on va oublier ça.

« — T'es auteur, toi aussi?
— Non, je suis clown humanitaire.

Entre ça pis aller me jeter dans le fleuve, je ne sais pas ce qui me refroidirait le plus. Ark! Un clown! Restons ouverte, curieuse, mais, aussi beau soit-il, je pense que son chien en balloune est mort. »

Relationniste de presse, Béatrice jongle avec les aléas du quotidien grâce à une bonne dose de cynisme et de déni. Côté cœur? Le *dating* à l'ère des applications ne lui inspire que lassitude et désenchantement. Côté finances? Ce n'est guère mieux, d'autant plus qu'elle vient d'apprendre que sa job est en jeu – *in this economy*?! Tout bascule quand l'une des poètes qu'elle représente est propulsée du jour au lendemain sous les projecteurs. Entre mille et un incendies à éteindre et la rencontre du bel Étienne, un clown humanitaire aussi insupportable que sexy, Béatrice est emportée dans un tourbillon vertigineux. Au bout du chaos, saura-t-elle enfin trouver un peu d'équilibre et... d'amour?



Comédienne, chanteuse, metteuse en scène, animatrice, éditrice et autrice, Pénélope Jolicoeur est certaine que, si elle passait moins de temps à jouer à *Fortnite*, elle aurait écrit au moins trois romans de plus. On peut la trouver arrosant ses quarante-douze plantes vertes, arborant un magnifique masque à lumière LED avec la ferme impression que ça donne de quoi. Parce que... ça donne de quoi, hein?!

ISBN 978-2-7648-1736-0



Groupe
Livre
QUÉBÉCOR